

Informé de l'époque de votre arrivée en France, je me rendis à Marseille, afin de vous conduire, à votre débarquement, dans les bras de votre fille ; car, sous la protection du vertueux Anselme, elle n'avait point cherché dans l'émigration le salut que la vertu et l'honneur ne trouvaient plus sur le sol orageux où elle vivait.

J'étais seul sur le port ; tout à coup une troupe de furieux, aux yeux desquels l'habit que je portais me signala comme un ennemi, me poursuivirent avec un délire frénétique. J'eus le bonheur d'échapper à leur furie. Dans ma fuite précipitée, je suivis inaperçu le rivage de la mer jusqu'à l'endroit de la côte où quinze ans auparavant le ciel me fit rencontrer Berthaud et le vénérable Anselme. Au milieu des ruines de la cabane du pêcheur, où jadis je laissai Célestine entre les mains de l'homme charitable qui dut lui servir de père, je cherchai un refuge momentané.

Dans les circonstances pénibles où je me trouvais, ne pouvant compter sur la possibilité de vous revoir jamais, je résolus de confier au papier le secret important que j'avais à vous révéler. Sur les débris de la cabane de Berthaud, auprès de la tombe de Maria, j'écrivis cette histoire, qui est aussi celle des derniers moments de l'infortunée comtesse, et des premières années de votre fille. J'espère avoir bientôt l'occasion de vous la faire parvenir. Puisse mon espérance n'être point trompée, noble comte ; si le ciel permet que la persécution atteigne un jour ma tête, cet écrit deviendra pour vous un sûr moyen de retrouver votre jeune et vertueuse Célestine.

## XXV

## UNE VISITE DOMICILIAIRE

Berthaud est revenu à l'hôtel de Vauban ; mais sa surprise est extrême, car la porte est ouverte, et minuit vient à peine de sonner !... Cette étrange circonstance éveille dans son cœur un secret effroi. Si la demeure d'Anselme avait été violée ! Frémissant à cette pensée, le pêcheur n'hésite pas, il entre avec précipitation pour s'assurer de la vérité, que cependant il tremble d'appréhender. Parvenu au milieu du vestibule, il s'arrête frappé de stupeur : son pressentiment se réalise ! un bruit de voix rudes et animées arrive jusqu'à lui du fond des appartements ; bientôt une lumière brille à ses yeux, et, avant qu'il ait pu s'expliquer la cause d'un pareil événement, il se voit entouré d'une troupe de jacobins aux dehors ignobles, aux gestes menaçants.

Parmi les démocrates apparaît l'exécuteur Sénèque, et quelques autres citoyens bien connus de Berthaud pour leur goût de la spoliation et du sang. A cet aspect, tous les doutes s'évanouissent de l'esprit du pêcheur : le malheur de Célestine s'accomplit ! la vertu va devenir la proie du crime !

Par la mort ! crie d'une voix de tonnerre le hideux bourreau qui paraît avoir le commandement de cette horde de sans-cu-

lottes, c'est le citoyen Berthaud qui vient tomber dans nos filets ! Qui diable s'y serait attendu ? Il faut avouer que c'est avoir du malheur ! J'aurais mieux aimé conduire aux suspects tout autre gibier que celui-ci !

— Que signifient ces paroles ? dit Berthaud étonné de cette brusque allocution, et pourquoi vous trouvez-je ici à pareille heure, citoyen ?

— C'est tout clair, répond Sénèque ; un ordre supérieur....

— Cet ordre, interrompt le pêcheur, qui l'a donné ?

— Le président de notre club, le citoyen Caracalla.

Berthaud demeure saisi d'horreur à ce nom redoutable. Dans l'ordre de ce monstre il voit pour Célestine le présage d'un inévitable malheur. Les craintes qu'il avait conçues d'abord sur l'infâme passion que la beauté de la jeune orpheline alluma dans le cœur du farouche président se réalisent dans son esprit, et ce qui jusqu'alors ne lui parut qu'une conjecture prend maintenant à ses yeux tous les caractères d'une affreuse certitude.

Dites, oh ! dites-moi, à quel dessein êtes-vous ici ? s'écrie-t-il vivement. Sénèque, dis-moi la vérité : est-ce moi, est-ce un autre que vous venez y chercher ?

— C'est toi, à défaut de tout autre, répond l'exécuteur ; notre ordre est précis : nous devons arrêter et traduire devant Caracalla tous ceux que nous rencontrerons dans cet hôtel. Nous avons inutilement cherché, excepté ceci, continue-t-il en montrant un vase d'argent, rien ne m'est tombé sous la main. Les braves patriotes qui m'accompagnent se sont emparés, comme moi, de quelques objets à leur convenance ; c'est tout ce qui nous est revenu de nos investigations. Nous allons quitter la place, quand tu nous es apparu. Voilà, mon patron, la vérité toute entière.

— Et Anselme, et sa fille ? demande le pêcheur, que la déclaration du terrible exécuteur n'a pas pleinement satisfait.

— Je l'ai dit, citoyen, nous n'avons trouvé personne. Le vieux dont tu parles a ma foi bien fait de prendre la clef des champs, car, à l'heure qu'il est, je l'aurais mis sous les verrous comme un damné suspect.

Berthaud respire enfin : il est sûr maintenant que Célestine et son père adoptif ont quitté l'hôtel avant l'arrivée des jacobins. Une chose néanmoins l'afflige profondément. Anselme et Célestine ne sont point tombés au pouvoir des républicains ; mais il ne saurait s'expliquer leur disparition de l'hôtel de Vauban.

Allons, patron Berthaud, reprend Sénèque après avoir donné à voix basse quelques ordres à sa troupe, tu as un compte à régler avec le président du club, et, à dire vrai, ton affaire sera bientôt bâclée. J'en suis fâché pour toi, mais tu ne vas pas moins nous suivre au fort Saint-Jean.

— Marchons ! dit le pêcheur avec fermeté.

En peu d'instants, ils arrivent à la citadelle. Le geôlier de la terrible prison laisse éclater un vif transport de joie en voyant apparaître Berthaud au milieu des démagogues.

Te voilà enfin, citoyen fripon ! lui crie-t-il avec le ton de l'insolence et de la férocité qui lui a valu la faveur de l'autorité républicaine et l'emploi qu'il exerce avec orgueil. Tu vas donc être mon prisonnier, toi aussi !.. Par les cent mille verrous, je t'apprendrai à venir ici dévotement, sans ma permission, les chouans que la loi a placés sous ma surveillance !... Car, si vous ne le savez, mes respectables patriotes, ajoute-t-il en s'adressant à ceux qui l'entourent, c'est ce Berthaud là qui, hier au soir, a ouvert les portes de la citadelle à un de ces maudits aristocrates dont la tête est de trop dans la loge de leur corps. Et la preuve, c'est que le ci-devant n'a plus été retrouvé parmi les cadavres des suspects.

— Je me doutais bien qu'il y avait quelque chose comme cela, dit Sénèque. Ma foi ! que le citoyen Berthaud s'arrange. Je m'étonne seulement que le président Caracalla ne soit point ici. Il devait nous y attendre pour décider le sort de nos prisonniers. En son absence, qu'allons-nous faire de celui-ci ?

— Nous allons le pendre sans cérémonie, reprend le guichetier ; car, je vous le prédis, c'est un hypocrite qui, avec sa mine patriote et ses principes modérés, finira par nuire à notre république.

— Gardez-vous-en bien ! s'écrie un nouveau personnage qui arrive précipitamment. C'est le même Brutus dont le secours a été si utile au comte de Moreilly, et qui montre avec satisfaction un papier écrit de la main de Caracalla.

Tandis que tous les sans-culottes présents se pressent autour de Sénèque pour connaître le contenu du billet dont il s'est emparé, Berthaud porte ses regards étonnés sur l'officieux Brutus, et remarque avec surprise que le jacobin lui fait à la dérobée un signe d'intelligence.

Voilà qui est positif, dit l'exécuteur après avoir lu à voix

basse l'écrit apporté par Brutus ; la volonté du président Caracalla est que les prisonniers arrêtés dans la maison d'Anselme soient tenus au secret jusqu'à son retour à la citadelle, tant que durera son absence, on devra respecter leur personne sur laquelle il se réserve le droit de vie et de mort.

— Tant pis ! dit le geôlier en fronçant le sourcil : je ne pourrai donc pas me donner le plaisir de voir la grimace que ce vaurien-là ferait suspendu à une de nos lanternes comme un scélérat fédéraliste qu'il est !.. Mais, n'importe, ajoute-t-il en se ravisant, en attendant un jugement qui ne sera pas long, j'espère, je saurai bien lui faire payer la façon du tour qu'il m'a joué.

Cependant, de nouveaux démagogues en haillons et armés de sabre se présentent. A l'extérieur de la citadelle, ils ont amené plusieurs tombereaux, destinés à charrier dans des fosses pleines de chaux vive les prisonniers égorgés la veille, et encore gisants au milieu des cachots. Tous les sans-culottes qui ont porté la main à l'arrestation de Berthaud s'empressent de transporter les cadavres sur ces chars lugubres, et le geôlier, obligé de présider à cet important travail, a laissé momentanément l'ami d'Anselme sous la surveillance du républicain Brutus.

Dès qu'il se voit loin de la présence de ses confrères patriotes, celui-ci s'adresse au prisonnier confié à sa garde :

Comme te voilà triste, ami Berthaud !... Il paraît que la prison te fait peur.... Depuis mon arrivée, tu n'as pas décroché les dents. Est-ce que, par hasard, tu aurais perdu la langue en même temps que le courage ?

— Le courage ne m'a jamais abandonné, dit Berthaud, et si je suis affligé, c'est moins de ce qui m'arrive que du sort que je redoute pour des amis auxquels je suis dévoué, et qui ne méritent pas toutes les persécutions qu'ils éprouvent.

Je sais de qui tu veux parler, reprend Brutus en baissant la voix ; mais ne t'inquiète pas sur leur compte, je puis te le dire maintenant : grâce à moi, ils sont sauvés.

(A suivre.)

Roxton Falls—Les élections municipales ont donné le résultat suivant : M. M. D. St. Ogo, J. Bto. Tarte et Le. Braxou, élus avec une majorité.

Dans la municipalité du township, M. M. Ant. Beauvois et Marc. Gago, élus par acclamation, et M. Brax avec une majorité.